

d'hiver. On eût construit des formes couvertes pour retirer à sec les vaisseaux pendant la paix, etc.

L'Empereur disait qu'il avait arrêté que le tout fût gigantesque et colossal. Anvers eût été à lui seul tout une province. En revenant à ce superbe établissement, il remarquait que cette place était une des grandes causes qu'il était ici, à Sainte-Hélène; que la cession d'Anvers était un des motifs qui l'avait déterminé à ne pas signer la paix de Châtillon. Si on eût voulu lui laisser cette place, peut-être eût-il conclu; et il se demandait s'il n'avait pas eu tort de se refuser à signer l'ultimatum. « Il y avait encore alors, disait-il, bien des ressources et bien des chances, sans doute; mais aussi que de choses à dire contre. » Et il concluait: « J'ai dû m'y refuser, et je l'ai fait en toute connaissance de cause; aussi même sur mon roc, ici, en cet instant, au sein de toutes mes misères, je ne m'en repens pas. Peu me comprendront, je le sais; mais pour le vulgaire même, et malgré la tournure fatale des événemens, ne doit-il pas aujourd'hui demeurer visible que le devoir et l'honneur ne me laiss-

saient pas d'autre parti. Les alliés, une fois qu'ils m'eussent entamé, en seraient-ils demeurés là? Leur paix eût-elle été de bonne foi, leur réconciliation sincère? C'eût été bien peu les connaître, c'eût été vraie folie que de le croire et de s'y abandonner. N'eussent-ils pas profité de l'avantage immense que le traité leur eût consacré, pour achever, par l'intrigue, ce qu'ils avaient commencé par les armes? Et que devenaient la sûreté, l'indépendance, l'avenir de la France? Que devenaient mes obligations, mes sermens, mon honneur? Les alliés ne m'eussent-ils pas perdu au moral dans les esprits, comme ils venaient de le faire sur le champ de bataille? Ils n'eussent trouvé l'opinion que trop bien préparée! Que de reproches la France ne m'eût-elle pas faits d'avoir laissé morceler le territoire confié à ma garde! Que de fautes l'injustice et le malheur n'eussent pas accumulées sur ma tête? Avec quelle impatience les Français, pleins du souvenir de leur puissance et de leur gloire, eussent supporté, dans ces jours de deuil, les charges inévitables dont il eût fallu les acca-

»bler ! Et de là des commotions nou-  
 »velles, l'anarchie, la dissolution, la  
 »mort. Je préférerais de courir jusqu'à  
 »extinction les chances des combats, et  
 »d'abdiquer au besoin, etc. \* »

\* Voici qui consacrait en Europe les paroles de Napoléon dites à Sainte-Hélène.

*Lettre de M. de Caulaincourt au Rédacteur du Constitutionnel* (numéro du 21 Janv. 1820).

« Monsieur, dans un ouvrage de M. Koch, intitulé : Campagne de 1814, où se trouvent rapportés plusieurs fragmens de lettres écrites par moi à l'Empereur et à M. le prince de Neuchâtel, pendant la durée du congrès à Châtillon.

» Je crois devoir déclarer que je suis absolument étranger à la communication de mes correspondances, et à leur publication. Les hautes sources auxquelles l'auteur annonce avoir puisé donnent à son ouvrage une importance historique qui ne permet point, en ce qui me concerne, de consacrer par mon silence les erreurs qu'il renferme. La plupart des détails relatifs aux événemens et aux négociations qui ont eu lieu depuis le trente et un mars jusqu'au douze avril, sont inexacts.

» Quant au congrès de Châtillon, si les événemens ont justifié le désir que j'avais de voir la paix rendue à ma patrie, il serait injuste de laisser ignorer à la France, à l'histoire, les motifs d'intérêt national et d'honneur qui empêchèrent l'Empereur de souscrire aux condi-

Je convenais que l'Empereur avait toute raison. Il avait perdu le trône, il est vrai ; mais volontairement, et en lui préférant notre salut et son honneur. L'histoire apprécierait dignement ce

tions que les étrangers voulaient nous imposer.

» Je remplis donc le premier des devoirs, celui d'être équitable et vrai, en faisant connaître ces motifs par l'extrait suivant des ordres de l'Empereur. »

« Paris, 19 Janvier 1814.

»..... La chose sur laquelle l'Empereur insiste le plus, c'est la nécessité que la France conserve ses limites naturelles ; c'est là ma condition, *sine qua non*. Toutes les puissances, l'Angleterre même, ont reconnu ces limites à Francfort. La France, réduite à ses limites anciennes, n'aurait pas aujourd'hui les deux tiers de la puissance relative qu'elle avait il y a vingt ans. Ce qu'elle a acquis du côté du Rhin ne compense point ce que la Russie, l'Autriche et la Prusse ont acquis par le démembrement de la Pologne. Tous ces États se sont agrandis : vouloir ramener la France à son état ancien, ce serait la faire déchoir et l'avilir. La France, sans les départemens du Rhin, sans la Belgique, sans Ostende, sans Anvers, ne serait rien. Le système de ramener la France à ses anciennes frontières est inséparable du rétablissement des Bourbons, parce qu'eux seuls pourraient offrir

sublime sacrifice. La puissance et la vie sont passagères; la gloire seule demeure, elle est immortelle.

Mais, demandait alors l'Empereur, l'histoire serait-elle bien juste, pourrait-elle l'être? On était inondé, disait-il, de tant de pamphlets et de mensonges, ses

» une garantie du maintien de ce système.  
 » L'Angleterre le sent bien; avec tout autre  
 » système, la paix, sur une telle base, serait  
 » impossible, et ne pourrait durer. Ni l'Empe-  
 » reur, ni la République, si des bouleverse-  
 » mens la faisaient renaître, ne souscriraient  
 » jamais à une telle condition. Pour ce qui est  
 » de Sa Majesté, sa résolution est bien prise,  
 » elle est immuable; elle ne laissera pas la  
 » France moins grande qu'elle ne l'a reçue. Si  
 » donc les alliés voulaient changer les bases  
 » proposées et acceptées, les limites naturelles,  
 » l'Empereur ne voit que trois partis: ou com-  
 » battre et vaincre, ou combattre et mourir  
 » glorieusement; ou enfin, si la nation ne le  
 » soutenait, pas d'abdiquer. Il ne tient pas aux  
 » grandeurs, il n'en achètera jamais la conser-  
 » vation par l'avilissement. »

» J'attends, Monsieur, de votre impartialité,  
 que vous voudrez bien donner place à cette  
 lettre dans votre Journal, et je saisis cette oc-  
 casion pour vous offrir l'assurance de ma con-  
 sidération distinguée.

» Signé, CAULAINCOURT, duc de Vicence. »

actions étaient tellement défigurées, son caractère si obscurci, si méconnu! etc. On répondait que le temps de sa vie serait précisément le plus incertain; que ses contemporains seuls pourraient tout au plus être injustes; que les nuages disparaîtraient, ainsi qu'il l'avait déjà dit lui-même, à mesure qu'il s'avancerait dans la postérité; qu'il gagnait déjà chaque jour; que l'homme de génie s'en saisirait comme du plus beau sujet de l'histoire, que la première catastrophe seule eût été peut-être fatale à sa mémoire, beaucoup de voix étant alors contre lui; mais que les prodiges de son retour, les actes de sa courte administration, son exil à Sainte-Hélène, le laissent aujourd'hui rayonnant de gloire aux yeux des peuples et au pinceau de l'avenir. « Il est vrai, a-t-il repris avec  
 » une espèce de satisfaction, que ma des-  
 » tinée se montre au rebours des autres,  
 » la chute les abaisse d'ordinaire, la  
 » mienne me relève infiniment. Chaque  
 » jour me depouille de ma peau de tyran,  
 » de meurtrier, de féroce.... »

Et après quelques secondes de si-  
 lence, il est revenu sur Anvers et l'expé-  
 dition anglaise. « Le gouvernement an-

» glais et son général ont lutté d'impé-  
 » ritie, a-t-il dit. Si lord Chatam, que nos  
 » soldats n'appelèrent que *milord j'at-*  
 » *tends*, se fût précipité vigoureusement,  
 » sans doute il pouvait peut-être détruire  
 » notre bel et précieux établissement par  
 » un coup de main; mais le premier mo-  
 » ment perdu, et notre flotte rentrée,  
 » la place se trouvait à l'abri. On a fait  
 » beaucoup trop d'étalage des efforts et  
 » des mesures prises pour son salut. On  
 » n'avait excité le zèle des citoyens que  
 » dans les intentions mystérieuses et cou-  
 » pables. » Et comme je lui fournissais  
 » quelques détails dont j'avais été le té-  
 » moin, et qu'il m'est arrivé de dire que  
 » d'ordinaire les maréchaux passent les  
 » armées en revue; mais qu'ici, c'était l'ar-  
 » mée qui semblait passer les maréchaux  
 » en revue, en ayant eu trois successive-  
 » ment en très-peu de temps. « C'est que  
 » les circonstances politiques le com-  
 » mandaient ainsi, a dit Napoléon. J'y  
 » envoyai Bessières, parce que la crise  
 » demandait un homme de confiance et  
 » tout à fait sûr; dès qu'elle fut passée,  
 » je ne tardai pas à le remplacer, pour  
 » le ravoir auprès de moi. »

Les travaux maritimes d'Anvers, quel-

que immenses qu'ils aient été, ne sont  
 qu'une petite portion de ceux que l'on  
 doit à Napoléon. Attaché, comme mem-  
 bre du Conseil d'Etat, à la section de la  
 marine, je possède *ex officio* la notice de  
 ces travaux arrêtés, entrepris ou achevés;  
 on me saura gré sans doute d'en consi-  
 gner ici la nomenclature, que j'établis  
 dans son ordre géographique en allant  
 du Midi au Nord.

1° *Le fort Boyard*, qui devait agrandir  
 et défendre le mouillage de l'île d'Aix,  
 duquel mouillage, à force de persévé-  
 rance et d'audace, on était venu à bout  
 de découvrir, pour les vaisseaux de ligne  
 même, un passage hors de la vue de  
 l'ennemi, entre Oléron et la terre, pour  
 atteindre les mouillages de la Gironde  
 et ses débouquemens.

2° *Les grands et beaux travaux de  
 Cherbourg.* — La digue commencée sous  
 Louis XVI ayant éprouvé beaucoup d'al-  
 tération sous l'époque révolutionnaire,  
 elle a été réparée, et on a élevé la partie  
 centrale de neuf pieds au-dessus du  
 niveau des plus hautes mers, sur cent  
 toises d'étendue, pour y établir une bat-  
 terie de vingt pièces du plus gros calibre;  
 ce qui a été exécuté en moins de deux

ans, de 1802 à 1804, et avec un tel succès, que, bien que dépourvu d'entretien depuis 1813, cet ouvrage s'est maintenu, sans nulle dégradation, dans la plus parfaite solidité.

On a élevé une grosse tour où pâtre elliptique en pierres de taille de granit, au centre et au-dedans de la digue, qu'elle soutient, et dont à son tour elle est recouverte. La masse volumineuse des fondations de ce pâtre, dont la construction en pleine mer offrait des grandes difficultés, a été terminée à la fin de 1812, et élevée à la hauteur de six pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées. La stabilité qu'elle a conservée depuis cette époque, bien qu'abandonnée sans nul entretien à la plus violente action des flots, est un garant incontestable de la solidité de la défense projetée, sur ce rocher artificiel, lorsque le moment sera venu de terminer l'ensemble du projet, qui consistait à élever au premier étage une caserne propre à la garnison, le magasin à poudre, citerne, etc.; le tout surmonté d'une plate-forme voûtée, à l'abri de la bombe, de manière à recevoir une batterie casematée de dix-neuf pièces de trente-six, et par dessus celle-ci

encore une seconde plate-forme propre à recevoir au besoin une batterie sur affût de côte, le tout servant de couronnement à la batterie centrale déjà existante sur la digue même; ce qui devait présenter à l'ennemi quatre rangs de batteries les unes au-dessus des autres.

On a creusé dans le roc vif, et en moins de huit ans, un port militaire propre à contenir quinze vaisseaux de guerre, le nombre proportionné de frégates, trois formes de construction, etc. Cet asile, si nécessaire aux vaisseaux de ligne, par l'état naturel de la rade de Cherbourg, trop ouverte à la violence des flots, a été creusé de trente pieds au-dessous des plus basses marées, afin de procurer aux vaisseaux de premier rang une station toujours sûre et exempte de tout danger. Quand ce port fut ouvert, en 1815, ses môles et ses digues étaient portés au dernier terme d'achèvement sur toute son étendue. A cette époque, il présenta à l'Impératrice Marie-Louise et à toute sa Cour le spectacle magnifique et sublime de l'irruption soudaine de l'Océan, qui en prit possession par la simple rupture spontanée de l'immense batardeau qui en avait jusque là contenu les efforts.

Les vaisseaux du plus haut rang furent immédiatement admis dans son enceinte, et ils y ont toujours depuis constamment joui d'une station commode, ainsi que de tous les moyens de radoub, de construction ou d'armement, en un mot, de toutes les facilités que pouvait prétendre une aussi importante création que l'art et la marine doivent à Napoléon, et qui est considérée à juste titre comme l'un des grands monumens de son règne\*.

Cet ouvrage, dans l'idée de l'Empereur, n'était encore qu'un avant ou pre-

\* Un critique s'est minutieusement élevé dans les journaux contre des erreurs graves, a-t-il prétendu, commises ici dans l'énumération des travaux maritimes exécutés durant la période impériale, son principal but, a-t-il dit, étant d'empêcher que l'exagération ne déshéritât le présent et l'avenir en faveur du passé; mais une telle injustice n'est à craindre que dans les sentimens et l'opinion; elle échoue inévitablement contre les faits; or, ici, ce ne sont que des faits dont il s'agit. Le critique s'arrête particulièrement sur le port de Cherbourg, et nous ne croyons pas pouvoir mieux faire, d'après notre impartialité naturelle et notre désir sincère de la vérité, pour nous et pour nos lecteurs, que de retranscrire ici sur ce point l'attaque du critique, et la défense d'un des gens de l'art même, incontestablement au

mier port; il avait fait ménager latéralement à celui-ci un espace propre à composer un second ou arrière port qui devait être travaillé immédiatement et sans embarras, par les précautions prises d'avance; il devait être propre à recevoir vingt-cinq autres vaisseaux de ligne; et en arrière encore de ces deux ports, sur leur longueur réunie, et dans une forme semi-circulaire, l'Empereur avait arrêté en outre la construction de trente formes recouvertes, calculées pour admettre autant de vaisseaux de ligne cons-

fait du véritable état des choses; chacun dès lors se trouvera en état de prononcer.

« Quant à Cherbourg, est-il dit par le critique, la vérité est qu'un premier bassin ou » avant-port y a été creusé à la profondeur » indiquée par le Mé morial; *qu'une forme* de » construction, et non pas trois, se trouve sur » les bords de ce bassin, dans lequel on n'ose- » rait pas laisser un vaisseau pendant l'hiver, » par la crainte qu'un coup de vent ne le précipitât contre ses bords. Pour peu que la mer » soit houleuse en rade, il y a dans cet avant- » port une levée de plusieurs pieds qui rendrait » imprudent d'y abattre en carène même une » frégate; en un mot il n'y aura de port à » Cherbourg que lorsque le second bassin, qui » doit en servir, et qui était à peine commencé » en 1814, sera creusé à la même profondeur

tamment en état de prendre la mer.  
Telle est l'immensité des travaux exé-

» que le premier; alors seulement quinze vais-  
» seaux et autant de frégates trouveront un  
» asile sûr dans cette partie de la Manche.

» Il m'a paru essentiel de signaler ce que de  
» telles assertions ont de décevant.

» Dans ces dernières années, les travaux du  
» bassin de Cherbourg ont été repris et avancés,  
» des hangars magnifiques ont recouvert les  
» quatre cales de construction de l'avant-port;  
» un vaste dépôt s'y est élevé pour la conserva-  
» tion des bois. Devons-nous souffrir que quand  
» nos rois auront achevé ce port, l'histoire  
» puisse un jour leur en contester le mérite. »

Il est répondu en défense aux allégations  
précédentes :

« L'auteur de la note insérée dans le Moni-  
» teur du 13 novembre 1823, et le journal des  
» Débats du 12, a observé avec raison que sur  
» l'un des bords du premier bassin, ou avant-  
» port de Cherbourg, il a été établi *une seule*  
» *forme* de radoub; mais il garde le silence sur  
» *quatre cales* de construction qui sont accolées  
» à cette forme.

» Assez souvent l'on confond les cales spé-  
» cialement destinées à la construction, à la  
» refonte et au radoub des vaisseaux; telle est  
» probablement la cause de l'erreur apparente  
» qui s'est glissée à cet égard dans le Mémorial  
» de Sainte-Hélène.

» C'est à tort que l'auteur de la note a pré-  
» tendu qu'on n'oserait pas laisser un vaisseau

cutés ou projetés sur le seul point de  
Cherbourg.

» pendant l'hiver dans l'avant-port de Cher-  
» bourg, par la crainte qu'un coup de vent  
» ne le précipitât sur ses bords.

» Cette assertion est démentie par des faits  
» positifs.

» On a construit et mis à l'eau dans ce port,  
» savoir : le Duquesne, le 12 octobre 1813;  
» le Dugué-Trouin, le 10 novembre suivant;  
» le Centaure, le 10 janvier 1818. Ces trois  
» vaisseaux de ligne ont été lancés dans la saison  
» la plus défavorable et par des marées ordi-  
» naires; ils sont restés stationnés dans l'avant-  
» port de Cherbourg pendant toute la saison  
» des tempêtes qui a suivi leur mise à l'eau;  
» ils ont été armés et en ont été expédiés sans  
» y avoir éprouvé le plus léger accident.

» A une autre époque, le vaisseau le Cou-  
» rageux, de soixante-quatorze, après avoir  
» été refondu dans la forme, a hiverné dans  
» l'avant-port de Cherbourg, et l'on ne s'est  
» jamais aperçu qu'il y ait couru le moindre  
» danger.

» L'auteur de la note n'a pas été plus exact  
» lorsqu'il a avancé que le bassin à flot de ce  
» nouveau port était à peine commencé en 1814.

» Pour être vrai, il aurait dû dire que tous  
» les ouvrages d'art qui entourent ce bassin  
» étaient, en 1814, au même degré d'avance-  
» ment où on les voit aujourd'hui. Depuis cette  
» époque, les travaux de creusement de ce  
» bassin sont les seuls dont on s'est occupé,

3°. *Les nombreux travaux nécessités par la flotille destinée à l'invasion de l'Angleterre.*—Il fallait lui préparer des mouillages, combiner ses appareillages et lui ménager toutes les opérations offensives et défensives, ce qui nécessita sur plusieurs points des constructions de forts en maçonnerie et en bois, des quais, des creusemens, des jetées, des barrages, des écluses, etc., etc.

Boulogne fut choisie pour le centre du rassemblement; Vimereuse, Ambleteuse et Etaples, pour ses ailes ou succursales. Boulogne fut mis à même de recueillir à lui seul plus de deux mille bâtimens de diverses espèces. Outre son port naturel, on y obtint un bassin artificiel à l'aide d'un barrage fermé au milieu par une écluse de vingt-quatre pieds de largeur. Ce bassin reçut huit ou neuf cents bâtimens toujours à flot et en constant état d'appareillage; et l'écluse, par la retenue qui la précède, eut l'avantage de procurer encore des

---

» et leur progrès a été d'autant moins sensible,  
 » qu'on n'a destiné nouvellement à leur exécution que le vingtième ou environ des fonds  
 » nécessaires à leur achèvement. »

chasses qui entretenaient le vrai port à une bonne profondeur, et débarrassaient son entrée des bancs de sable trop sujets à l'obstruer. Vimereux, Etaples, Ambleteuse, de leur côté, furent mis à même simultanément de recevoir un nombre analogue de bâtimens: environ mille à eux trois, et le tout s'exécuta dans l'espace de deux ans.

4°. *Des réparations et améliorations locales importantes à tous les ports de la côte.* — Le Hâvre, où on a détruit, à l'aide d'une forte écluse de chasse, le banc de galets qui en obstruait l'entrée; St.-Valery, Dieppe, Calais, Gravelines, Dunkerque, dont on a désencombré le port et fait disparaître le marais qui couvrait la ville; Ostende, qu'on avait destiné à recevoir une seconde flottille, et dont on assura la libre entrée par le dévasement de son chenal, etc., etc.

5°. *Les travaux de Flessingue.*— Cette ville étant tombée momentanément au pouvoir des Anglais qui, en l'évacuant, détruisirent tous les établissemens militaires, l'Empereur profita de cet accident pour ordonner la reconstruction de tous les travaux sur un pied beaucoup plus large. Appréciant toute l'import-



tance de sa position géographique, il voulut qu'on recreusât et agrandît le bassin ainsi que son entrée; qu'on approfondît le chenal de manière à ce que ce bassin pût admettre, à l'avenir, même les vaisseaux de quatre-vingts, et y laisser hiverner une escadre de vingt vaisseaux toujours prête à mettre à la voile en une ou deux marées, ce qu'on devait obtenir à l'aide d'une idée fort ingénieuse fournie par le commandant maritime de la place : la simple retenue des eaux de la marée haute dans les fossés de la ville. L'acquisition de ce bassin devenait des plus précieuses, en ce qu'en appareillant en dehors de tous les embarras de l'Escaut, on se trouvait immédiatement rendu sur les côtes d'Angleterre, ce qui devait, de nécessité, tenir les Anglais constamment en alarmes et toujours en croisière; tandis que jusque là, dès qu'ils savaient nos vaisseaux désarmés dans Flessingue, ou remontés à Anvers, par l'approche de l'hiver, ils rentraient tranquillement chez eux, n'ayant plus rien à surveiller jusqu'au retour de la belle saison. Mais les fortifications de Flessingue devaient répondre à un dépôt aussi précieux que

toute une escadre; aussi on les multiplia sur plusieurs points; et en reconstruisant certains magasins et établissemens, il fut prescrit de les voûter à l'abri de la bombe, et d'armer leurs sommités de batteries. Flessingue eût été hérissé de canons, il fût devenu inattaquable.

6°. *Les travaux commencés à Terneuse.* — L'embouchure occidentale de l'Escaut était tellement importante pour les manœuvres d'entrée et de sortie de notre flotte, et les inconvéniens de l'hiver, qui, chaque année, obligeaient de les faire remonter jusqu'à Anvers, créaient de telles difficultés, que l'Empereur avait décidé un moment de fonder un arsenal plus important encore que Flessingue, à l'embouchure même du fleuve. Le point de Terneuse, sur la rive gauche de l'Escaut, à trois lieues de son embouchure, fut choisi, et les travaux immédiatement commencés. Toutefois ils furent restreints ensuite, et l'ensemble ajourné à cause de la longueur du temps qu'ils eussent exigé, aussi bien que par l'énormité de leurs dépenses.

7°. *Les grands et immenses travaux d'Anvers.* — Cette ville, à près de vingt

lieues de la mer, dont elle est séparée par une route sinueuse et très-difficile, semblait se refuser aux avantages désirables dans un arsenal maritime; il ne s'y trouvait que de faibles établissemens de commerce. Une flotte qui y serait construite aurait beaucoup de peine à descendre; elle aurait peu d'abris contre les coups de vent et les entreprises de l'ennemi; elle serait inutile pendant près d'un tiers de l'année, l'approche de l'hiver et des glaces la forçant de remonter et de chercher ensuite un abri hors du courant et des glaces du fleuve, car il n'y existait pas de bassins flottables. Mais toutes ces difficultés ne furent rien aux yeux de Napoléon. Dans son impatience de faire sentir aux Anglais le danger de l'Escaut, qu'ils avaient si souvent eux-mêmes désigné comme devant leur être si redoutable, il ordonna, il voulut; et en moins de huit années, Anvers se montra un arsenal maritime de première importance, et l'Escaut portait déjà une flotte considérable. Tout y fut pris à la fondation et fait à neuf. Les magasins de toute espèce, les quais, les chantiers, etc. Un asile provisoire fut trouvé pour les vaisseaux contre les glaces du

fleuve, au Rupel, tandis qu'on achevait de creuser dans la ville même deux grands bassins à flot, convenables pour les vaisseaux de tous rangs, complètement armés. Vingt cales de construction, sur un même alignement, furent élevées comme par enchantement, et vingt bâtimens posés à la fois sur ces chantiers, offraient au voyageur qui arrivait par la Tête-de-Flandres, le spectacle imposant et singulier de vingt vaisseaux de ligne se présentant rangés en forme d'escadron. La plupart de tant de choses n'étaient pourtant encore dans la pensée de Napoléon qu'un provisoire momentanément emprunté au commerce. Il avait l'intention d'établir un arsenal complet et bien plus grand en face d'Anvers, à la Tête-de-Flandres, sur la rive opposée. Il avait d'abord eu le projet hardi de jeter un pont au travers de ce fleuve difficile; mais il finit par se décider pour des ponts volans très-ingénieux. L'Empereur, ainsi que je l'ai déjà mentionné plus haut, avait sur Anvers les idées les plus gigantesques; il en eût prolongé l'ensemble, les détails et les moyens jusqu'à la mer. Aussi avait-il dit qu'il voulait qu'Anvers à lui

seul finit par devenir toute une province, un petit royaume. Il s'y était attaché comme à une de ses plus importantes créations. Il y fit plusieurs voyages, inspectant et discutant lui-même les petits détails.

C'est une de ces occasions qui le mit un jour aux prises sur le métier avec un capitaine ou lieutenant-colonel du génie qui concourait modestement et obscurément aux fortifications de la place. A quelque temps de là, cet officier reçut inopinément une lettre d'avancement, sa nomination d'aide-de-camp de l'Empereur, et l'ordre de se rendre en service aux Tuileries. Le pauvre officier crut rêver, ou ne douta pas qu'on ne se fût trompé. Ses mœurs étaient si innocentes, et ses liaisons si restreintes, que se rappelant m'avoir vu jadis une fois à Anvers, il me prit pour une de ses ressources, et, arrivant à Paris, vint me confier toute son ignorance de la Cour et son extrême embarras d'y paraître. Mais il était facile à rassurer; il y entra par la belle porte, et s'y présentait avec un bon fonds. Cet officier est le général *Bernard*, dont cette circonstance mit les talens au grand jour, et qui, lors de nos

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 177  
catastrophes, a été recueilli par les Etats-Unis, qui l'ont placé à la tête de leurs travaux militaires.

Napoléon accoutumait du reste à de pareilles surprises. Partout où il devenait le talent, il s'en saisissait et le mettait à sa place, sans qu'aucunes considérations secondaires l'arrêtassent. C'était là une de ses grandes nuances caractéristiques.

8° *Les travaux en Hollande.* — A peine la Hollande fut-elle sous la main de Napoléon, que son ardeur créatrice se porta sur toutes les branches de son économie politique. Il répara et accrut aussitôt les arsenaux de la Meuse, ceux de Rotterdam et d'Helvoetsluys. Les vaisseaux de guerre n'atteignaient Amsterdam et n'en sortaient qu'à force d'argent, de temps et d'efforts; il fallait les traîner vides et désarmés sur des chameaux à l'ouverture du Zuiderzée. C'étaient des opérations qui ne convenaient plus à la célérité et aux grands moyens du temps. L'Empereur résolut de transporter l'arsenal du Nord (celui d'Amsterdam) en dehors de tous ces grands embarras, et ordonna la création ou l'amélioration du Nievendip, où, en peu de temps, vingt-

cinq vaisseaux pouvaient déjà hiverner en sûreté, et s'amarrer à des quais magnifiques. Ce point précieux fut placé sous la défense du système militaire du Helder, clef de la Hollande, dont l'étendue avait été calculée, dans la pensée de l'Empereur, de manière à faire du Nievendip l'Anvers du Zuiderzée.

9° *Travaux du Weser, de l'Ems, de l'Elbe.* — Dès que Napoléon eut réuni les pays de Brême, Hambourg et Lubeck à l'Empire, ses travaux et ses créations s'y répandirent avec sa domination. Il ordonna des ouvrages pour rendre l'Elbe accessible à des vaisseaux de ligne, et projeta de construire un arsenal maritime à Delfzyl, à l'embouchure de l'Ems; mais ce qui l'occupa surtout ce fut un système de canalisation à l'aide de l'Ems, du Weser et de l'Elbe, qui pût joindre la Hollande à la Baltique; ce qui nous eût permis désormais de communiquer en toute sûreté, et par une simple navigation intérieure, de Bordeaux et de la Méditerranée avec les puissances du Nord. Nous en eussions reçu à notre aise toutes les productions navales pour chacun de nos ports, et eussions pu faire déboucher contre elles, au besoin,

nos flotilles de la Manche et de la Hollande, etc., etc.

Tant et de si grands travaux furent conçus, et la plupart exécutés en un clin-d'œil. La volonté créatrice de Napoléon les ordonna; le ministre Decrès les poursuivit avec obstination. Les Prosny, les Sganzin, les Cachin et autres en fournirent les plans et les exécutèrent. Heureux les noms qui se rattachent à de tels monumens; ils ne périssent jamais!

Si à ce que nous venons d'énumérer, on joint d'autres prodiges simultanés dans toutes les autres branches et sur toutes les autres parties du territoire, et si l'on considère qu'ils s'exécutaient au milieu d'une guerre perpétuelle, et sans plus, peut-être même avec moins de charges qu'il n'en pèse aujourd'hui, après une longue paix, sur chacun des pays qui composaient ce vaste Empire, on aura le droit sans doute de s'extasier de surprise et d'admiration, tant est grande pourtant l'influence d'une volonté ferme, et celle des lumières armées du pouvoir, et du secours de finances sagement et rigoureusement conduites! Certes, si à ce que nous venons de mentionner, on veut unir par la pensée la masse des fortifications, la multitude